

Août 1918

Yvette Desforges descendit du train de nuit alors que l'aube se levait sur la Rochelle. Une brise marine venue du port soufflait légèrement. Elle faisait bouger les quelques nuages fins et étirés qui passaient çà et là dans le ciel clair du jour commençant. L'odeur saline du vieux port tout proche lui remémorait des jours heureux et paresseux.

Après quelques étirements très discrets, la jeune femme se dirigea vers la silhouette blanche et massive de la gare rochelaise. Elle s'assura au passage que tous ses bagages étaient bien pris en charge par le jeune porteur à la casquette bleue qui, poussant avec difficulté son chariot, la suivait tant bien que mal. L'ampleur des valises la fit sourire. Elle était beaucoup moins chargée les années précédentes quand elle venait passer les vacances en Charente Inférieure avec l'ensemble de sa famille.

Depuis que son père, descendant d'une dynastie de l'industrie lorraine, avait décidé à l'automne 1910 de louer à l'année à la famille d'Orbigny la Villa Stella de Châtellaillon-Plage, elle venait en effet tous les étés en compagnie de sa mère, ses sœurs et son petit frère, y consacrer ses journées. D'abord adolescente puis très vite jeune femme, elle aimait d'emblée l'imposant bâtiment au toit d'ardoise tout à la fois épais et élancé, inséré comme un joyau dans un parc verdoyant. La plage, les promenades et aux autres distractions qu'offrait la petite station balnéaire ajoutaient aux charmes de la propriété estivale. Monsieur Desforges lui, souvent pris par ses occupations professionnelles et politiques, les rejoignait parfois certaines fins de semaines pour un temps essentiellement consacré à la lecture du journal et au casino tout proche.

Aujourd'hui c'était différent, nous étions le 10 août 1918 et Yvette venait en éclaircur pour une occasion particulière, occasion qui avait nécessité ce surplus de bagages qui la suivaient pas à pas.

D'un pas léger mais décidée, et avant d'attendre que le soleil commence à faire rosir sa peau naturellement claire, elle entra dans le bâtiment, traversa le hall encombré et pris la direction de la sortie la plus proche avec l'intention d'héler un fiacre. Comme elle le constata aussitôt, il n'y avait pas assez d'attelages pour l'ensemble des voyageurs du train de Paris. Les chevaux, régulièrement réquisitionnés par les autorités militaires, étaient depuis plusieurs années en nombre largement insuffisant pour faire face aux mouvements habituels des voyageurs estivaux.

Restait à sa disposition le train omnibus qui reliait La Rochelle à Rochefort et prévoyait une halte à Châtellaillon. Malheureusement pour la jeune femme, il ne faisait pas encore entendre son sifflet aigu, et les rails pressentis pour l'accueillir restaient désespérément vides. La lecture du tableau de bois où étaient consignés les horaires des trains en partance ne fit qu'ajouter à l'impatience d'Yvette. Celle-ci se traduisait d'ailleurs par quelques tremblements de son poignet.

Tenant malgré tout de faire bonne figure et d'afficher la retenue qui convient à une jeune personne de son milieu, elle se mit assise sur un banc ombragé, indifférente aux crieurs de journaux qui déjà proposaient bruyamment aux voyageurs la dernière édition du Petit Parisien. Elle se remémorait cet autre jour d'été en 1915 où sa vie avait basculé.

Elle revoyait dans un déroulé de sa mémoire, les cheveux mouillés d'Ernest, boucles blondes brillantes d'un jeune dieu de la mer sorti de l'eau et entré dans sa vie près des établissements de Bains Richelieu. Ils s'étaient revus ensuite presque par hasard au cours d'une promenade qu'elle faisait souvent le soir avec sa sœur Henriette le long du Boulevard de la Mer. Longeant l'océan, l'artère était en effet le lieu où la jeunesse des deux sexes se croisait et recroisait au milieu des rires, des connivences et des chahuts. Les couvre-chefs en forme de melons se rapprochaient alors des chapeaux et coiffes dans un ballet incessant.

Marin, Ernest, malgré ses allures neptuniennes, ne l'était pourtant pas trop. Sa nationalité suisse l'avait éloigné de l'océan la plupart de sa jeune vie insouciant de fils de joaillier. Le lac de Genève était d'après lui ce que l'on pouvait trouver de plus proche en termes de découverte maritime. L'origine helvète avait par contre rassuré Monsieur Desforges sur le caractère sérieux du prétendant. Après quelques hésitations initiales, il n'avait pas fallu plus de dix-huit mois pour qu'il le prenne sous son aile dans ses affaires et au sous secrétariat d'état à la guerre où il exerçait certaines responsabilités.

Au bout d'un temps qui lui parut sidéralement long, et dans un grand soulagement qu'elle ressentit dans tout son corps, Yvette vit le train pour Rochefort s'approcher dans un halo de vapeur blanche aussitôt dispersé par le vent léger. Quand il fût assez près, elle remarqua sans surprise les wagons anciens et les inscriptions en langue anglaise. L'ensemble du convoi avait probablement été mis à disposition par les autorités britanniques et débarqué à grand peine sur le port de La Rochelle. La guerre interminable et l'occupation du Nord du pays avait en effet épuisé les ressources nationales. Les états alliés, grand producteur de fer et d'acier, venaient abonder les capacités françaises.

La référence au pays et à la langue de Shakespeare la fit d'autant plus sourire, que cette dernière était justement utilisée pour le texte porté sur les deux valises claires qui se trouvaient en haut de la pyramide de bagages. Pyramide que le porteur à la casquette bleue commençait à charger dans le wagon dédié aux cantines et colis postaux.

La mode récente et anglo saxonne, visant à montrer à la vue de tous un nouvel état nuptial avait été entre Ernest et elle un sujet de complicité joyeuse face à sa famille navrée par leur choix. Elle ne pouvait s'empêcher de sourire en repensant à ce film muet qu'ils avaient vu ensemble à Londres, lors d'un voyage organisé par le ministère des armées et auquel Monsieur Desforges les avait conviés. Elle y avait alors découvert le sens des expressions « happy ending » et « just married ».

Elle, radieuse, vit dans cette coïncidence linguistique un signe favorable du destin.

Ses valises dans le fourgon, elle s'installa dans un compartiment pour le court voyage qu'il lui restait à effectuer. Dans le wagon, l'atmosphère était agréable. Yvette n'était pas incommodée comme dans le train de nuit par la chaleur d'une fin de journée d'été, où par la fumée d'occasionnels amateurs de cigares. La foule était plus clairsemée et encore silencieuse.

Après quelques minutes d'une course lente au cours de laquelle elle voyait par la fenêtre briller quelques marais salants, le train ralentit encore et s'arrêta en gare d'Aytré. De ses séjours précédents en Charente, elle savait que la localité d'Aytré était devenue un bourg important, le premier et dernier arrêt avant sa destination finale. Plusieurs personnes

descendirent du wagon et prirent la direction des installations industrielles américaines mises en place l'année précédente pour soutenir l'effort de guerre. D'autres, se dirigèrent vers le centre du village.

Quand le train repartit, elle remarqua le journal plié et laissé sur la banquette lui faisant face. Son regard curieux fût accroché par les gros titres à l'encre noire. Elle approcha le quotidien de son visage. « Grande offensive française, les teutons cèdent du terrain ». Toujours heureuse, elle pensa à la joie qu'avait dû ressentir son père lorsqu'il avait appris la nouvelle de cette victoire importante.

L'article détaillait comment l'attaque du général Berthelot et de la Ve armée à l'ouest de Reims mettait en déroute les allemands : « ... Paris dégagé, Soissons et Château-Thierry reconquis de haute lutte, plus de 200 villages délivrés, 35 000 prisonniers allemands, 700 canons allemands capturés, 3 300 mitrailleuses allemandes capturées ... »

Les mots s'enchaînaient devant ses yeux lorsque, dans un encart situé en bas de la même page, une photographie lui coupa soudainement le souffle. Elle reconnut sans peine les boucles blondes et la silhouette. Les mains tremblantes, elle déchiffra avec peine le commentaire du dessous : « l'offensive surprise de la Ve armée sur Château-Thierry a permis de mettre la main sur des documents secrets de l'état-major allemand. Un espion démasqué a pris la fuite..... »

Prise de frissons, le cœur battant, elle vacilla et tomba. Elle ne vit pas le train s'arrêter à Châtelailon, ni ses bagages être déchargés, deux valises claires posées en sentinelles patientes et silencieuses.

1373 mots

